Trente-et-unième Année. — Nos 360-61 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES. DIMANCHE 26 & LUNDI 27 DECEMBRE 1886

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Roubaix-Tourcoing. Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 francs. - Un an, 50 francs.
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs.
La France et l'étranger, les frais de poste en sus.
PRIX DES ABONNEMENTS EST PAYABLE D'AVANCE. — TOUT ABONNEMENT CONTINUE JUSQU'A RÉCEPTION D'AVIS CONTRAIRE.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
17, RUE NEUVE, 17
Directeur-Gérant : ALFRED REBOUX
Bureau à Tourcoing, RUE DES POUTRAINS, 42

ABONNEMENTS ET ANNONCES :
RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.
Paris, chez MM. Havas, Laffite et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34
Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 26 DÉCEMBRE 1886

NOUVELLES DU JOUR

M. de Brazza

M. de Brazza a été reçu hier matin par M. le Président de la République et, dans l'après-midi, par M. Goblet, président du conseil des ministres. Les difficultés qui s'étaient élevées entre l'administration des colonies et le commissaire général au Congo et au Gabon paraissent aplanies, et M. de Brazza, est tout disposé à poursuivre la mission qu'il avait acceptée.

Le prince Komatsu chez le général Boulanger

Paris, 26 décembre.—Le ministre de la guerre, entouré d'une partie de son état-major particulier a reçu hier, à quatre heures, le prince Komatsu, général de division, membre de la famille impériale du Japon et frère du prince Fushimi, naguère venu en France.

Le prince Komatsu, qui est considéré comme le chef du parti français au Japon, était accompagné d'un chargé d'affaires à Paris, d'un colonel et de deux aides de camp.

Après les présentations d'usage, le prince a fait connaître qu'il était venu en France pour étudier notre organisation militaire, visiter nos écoles et nos hopitaux.

Sur la demande du prince le ministre a mis à sa disposition le capitaine du génie Galopin, qui a été longtemps au Japon. Cet officier l'accompagnera dans toutes ses visites.

L'entrevue a été des plus cordiales. Le prince a vivement remercié le ministre des marques de sympathie que les officiers japonais venaient de recevoir dans l'armée française, sympathie toute naturelle, puisque la réorganisation de l'armée japonaise à l'image des armées européennes est, en partie, l'œuvre des officiers français.

Le choléra dans la république argentine

On écrit de Buenos-Ayres, le 5 décembre :

« L'apparition du choléra, sur les bords réputés si salubres de La Plata, y a provoqué une panique, donc ces races méridionales sont seules capables. Bien que la présence du fléau n'ait pas encore été constatée officiellement, elle a été parfaitement reconnue par les médecins.

» Ce sont des émigrants italiens qui ont apporté le malaise. Aussi les autorités semblent-elles vouloir leur faire payer cher ce funeste cadeau. Dans la petite île Martin Garcia, près Buenos-Ayres, se trouvent plusieurs millier d'Italiens, en quarantaine, et ce nombre s'accroît tous les jours par les nouveaux arrivants.

» A Santa-Fé, 800 immigrants italiens étant arrivés on n'accepta que les femmes qu'on parqua dans des sortes de petites cabines. Les hommes furent laissés dehors, la nuit, par une pluie battante. Au jour on les conduisit plus loin sans leur permettre de séjourner. On ne traite ainsi que les troupeaux et les prisonniers de guerre.

» Et tout cela, pour une quinzaine de décès sur 70 cas environ de choléra constatés tant à Rosario qu'à Buenos-Ayres, les deux endroits contaminés.

» Des villes ayant coupé toute communication avec d'autres villes, des trains de chemins de fer et des lignes de vapeurs ayant été suspendues, le président de la République a envoyé une lettre-circulaire aux gouverneurs, leur enjoignant de s'opposer à des mesures aussi déraisonnables.

» L'Uruguay a interrompu toutes relations avec la république voisine et n'en accepte même plus les lettres. Il a même été question de suspendre le service télégraphique. »

En Allemagne — Le socialisme

Francfort, 26 décembre. — Les socialistes, parmi lesquels M. Sobor, député, viennent de recevoir un ordre d'expulsion. Ils devront avoir quitté au plus tard mardi la zone soumise à l'état de siège.

La caisse des retraites pour la vieillesse

Paris, 24 décembre. — L'assemblée générale du conseil d'État a adopté un projet de décret portant règlement d'administration publique pour l'exécution de la loi du 20 juillet 1886, qui a réorganisé la caisse des retraites pour la vieillesse. Voici les dispositions de ce décret qui présentent un intérêt pour le public :

Le taux minimum des versements est abaissé de 5 francs à 1 franc et de 10 francs à 2 francs, lorsque, le déposant étant marié, le versement doit profiter pour moitié à son conjoint.

Les actes de naissance ou de notorité à produire lors du premier versement sont délivrés avec dispense de timbre et d'enregistrement, et mention de leur destination spéciale. Le livret remis aux déposants leur être délivré gratuitement. Les versements sont reçus par les trésoriers payeurs, receveurs particuliers et percepteurs, et par les receveurs des postes.

Des bulletins nominatifs destinés à réaliser, au moyen de timbres-poste, le versement minimum, seront mis à la disposition du public, qui y collera les timbres dans des cases à ce destinées, et ils seront reçus comme argent par les preposés, lorsqu'ils atteindront le chiffre minimum de versement.

La donation de Chantilly

Paris, 24 décembre. — Vendredi, à deux heures, les cinq classes de l'Institut de France se sont réunies en assemblée générale pour entendre la lecture du décret les autorisant à accepter définitivement la donation entre-vifs faite par le duc d'Aumale, membre de l'Académie française et de l'Académie des beaux arts.

Après un vote unanime des membres présents, la donation du domaine de Chantilly, comprenant tous les immeubles, meubles et collections, a été acceptée définitivement par l'Institut.

La laïcisation à Paris. — Attitude des bureaux de bienfaisance

On lit dans la *Patrie* :

« Jusqu'à présent six bureaux de bienfaisance de Paris ont formellement refusé de procéder à la laïcisation des maisons de secours et à l'expulsion des Sœurs de charité.

» Ces bureaux de bienfaisance sont ceux des 1er, 6e, 8e, 9e, 11e et 16e arrondissements. Ce dernier a manifesté son refus à l'unanimité des membres présents lors de la délibération

Une lettre de M. le comte de Paris

Nous recevons la dépêche suivante de notre correspondant particulier de Paris :

« Paris, 24 décembre. — M le comte de Paris a adressé à M. Lambert de Sainte-Croix un télégramme où il lui exprime ses félicitations sincères et sa cordiale approbation.

» Dans une lettre particulière, M. le comte de Paris a remercié M. Lambert de Saint-Croix, d'avoir tracé à côté du tableau des maux dont souffre la France, quelques-uns des caractères principaux du gouvernement qui peut les réparer. »

Le fils de M. Paul Féval grièvement blessé

Paris, 24 décembre. — Le *Soir* annonce que M. Paul Féval fils, a reçu un coup de revolver; la balle a pénétré dans l'abdomen; son état inspire de vives inquiétudes.

L'affaire des faux timbres-postes à Châlons

Châlons-sur-Saône, 24 décembre. — L'affaire des faux timbres-postes est venue aujourd'hui devant le tribunal correctionnel, qui a condamné Coury à 4 ans de prison et 2,000 francs d'amende, Mugnier et Rollet à 1 an de prison et 1000 francs d'amende; les femmes Mugnier et Derlin à 6 mois et cent francs d'amende.

Le discours de réception de M. de Laboulaye à St-Pétersbourg

On lit dans le *Temps* :

« Un de nos confrères s'étonne ce matin de ce que le discours prononcé par M. de Laboulaye lors de sa réception par le tzar et la réponse de ce dernier n'aient pas été publiés ; il en infère que l'arrivée de M. de Laboulaye n'a pas été envisagée d'un œil favorable à la cour de Russie.

» Nous sommes en mesure de déclarer que la publication de ces discours eût été contraire aux usages admis par la cour de Russie. C'est le pays qui reçoit le nouvel ambassadeur qui prend l'initiative de cette publication. Cet usage n'est pas admis en Russie. Il n'y a pas d'autre motif.

» Pour le reste, nous nous reportons aux renseignements que nous avons déjà publiés et desquels il résulte que M. de Laboulaye a été, tout au contraire, fort bien reçu par le tsar, qui lui a accordé une audience le jour de la fête de l'impératrice, ce qui a été considéré à la cour comme une faveur exceptionnelle. »

Deux grands incendies

Liverpool, 25 décembre. — Un incendie a détruit les grands magasins du *Bon Marché* appartenant à M. Lewis. Dans le magasin se trouvait, comme attraction, à l'occasion de Noël, une ménagerie dont tous les animaux ont péri. Les pertes sont évaluées à 300.000 livres sterling (7,500,000 fr.)

Une filature de coton, *Amond Compagnie*, à Blackburn, est partiellement incendiée. Les pertes sont de dix mille livres (250,000 fr.); 600 ouvriers sont sans travail.

Violent incendie à Genève

Genève, 24 décembre. — Un incendie d'une violence extraordinaire a détruit ce matin l'une des plus importantes minoteries de la Suisse, située à Plainpalais (Genève), au centre d'un quartier industriel.

Cette usine était exploitée par une Société anonyme, et plusieurs maisons françaises y étaient intéressées.

Les dégâts sont estimés à 3 ou 400,000 fr., couverts par des assurances.

Grâce à la promptitude avec laquelle les secours ont été organisés, les usines avoisinantes ont pu être préservées.

L'Angleterre et le Vatican

Londres, 24 décembre. — Le *Morning-Post* dément la reprise des pourparlers tendant à rétablir les relations diplomatiques avec le Vatican.

L'état de santé de Léon XIII

Rome, 24 décembre. — Léon XIII a été un peu indisposé ces jours derniers, mais il paraît maintenant qu'il va tout-à-fait bien. Le mauvais temps a été pour beaucoup dans cette indisposition.

BRUITS EXAGÉRÉS

On nous écrit de Paris :

» Les arguments ne manquent pas aux journaux sensés pour réagir contre les bruits de guerre mis en circulation par certains de leurs confrères, mais on ne raisonne pas avec la peur, dit un vieux proverbe; aussi les craintes subsistent et nous n'avons pas encore malheureusement doublé le cap de la terreur.

» En effet, si, comme on en est convaincu, le langage des ministres allemands et de la presse officieuse de l'autre côté des Vosges, n'avait d'autre but que d'effrayer le Reichstag pour lui faire voter les projets militaires du général Bronsart de Schellendorf, ce but ayant été manqué en première lecture, il faut prévoir, pour la seconde, un nouvel effort, auquel M. de Bismarck s'associera cette fois et qui nous mettra de nouveau en jeu, en exagérant nos préparatifs et nos projets.

» Il convient donc de nous aguerrir en vue de ce nouvel assaut, après lequel, il faut en être convaincu, nous entendrons les mêmes organes qui annoncent aujourd'hui la guerre, célébrer le maintien de la paix.

» *Le gouvernement anglais*, que les révélations de lord Charles Beresford sur la situation déplorable de la marine et de l'armée britanniques ont mis dans le plus cruel embarras, voulait lui aussi, profiter du branle bas maintenant à l'ordre du jour en Europe pour refaire sa flotte et renouveler l'armement de ses troupes; mais lord Randolph Churchill, qui, en sa qualité de membre du cabinet, devait savoir, à quoi s'en tenir sur la réalité des perspectives belliqueuses imaginées par ses collègues de la guerre et de la marine, a refusé son concours à cette comédie ; et il a donné sa démission.

« Si lord Randolph avait cru un seul instant que les dépenses réclamées par lord Georges Hamilton et de très honorable W. H. Smith, étaient véritablement urgentes, à cause de l'éventualité d'une guerre au printemps, se fût-il retiré? Personne ne l'imagine en Angleterre. »

* * *

Le *Messager Financier* publie ces lignes :

« Les rumeurs belliqueuses étaient ce matin moins affirmatives, moins catégoriques, on ne parlait plus ni de concentration de troupes en Alsace-Lorraine, ni du rappel des étudiants allemands dans leurs régiments respectifs.

» On commentait d'autre part et avec une interprétation plus pacifique les dépêches annonçant l'accord nouveau conclu entre Berlin et Saint-Pétersbourg, accord aux termes duquel carte blanche serait donnée par l'Allemagne à la Russie pour la poursuite de ses entreprises dans l'Europe orientale, au prix de l'abandon par la Russie de toute idée d'alliance avec une puissance occidentale.

» Réduite à ses seules forces, au cas où elle voudrait contrecarrer l'action de la Russie dans les Balkans, l'Autriche oserait-elle tenter l'aventure? et si l'Autriche se tient immobile, où est le danger de guerre en Europe, à moins que l'on n'accepte l'hypothèse absurde de l'Allemagne se jetant sur la France, sans motif ou prétexte plausible et dans le seul but de la rendre incapable de troubler éventuellement la paix ?

» Il faût avoir le courage de se résigner à entendre la presse allemande exciter contre la France les défiances et les craintes de l'Europe, tant qu'il y aura un doute sur l'acceptation par le Reichstag du projet d'augmentation de l'armée allemande. Ces provocations ne sont pas sans péril assurément, elles resteront cependant inoffensives, et inefficaces, si le bons sens ne perd pas ses droits chez nous, et si notre presse adopte le sage parti de tenir pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour incapables de déchaîner en réalité le fléau de la guerre, les déclamations allemandes contre notre prétendue rage d'armements. »

* * *

Le *Moniteur de Rome* a reçu de Berlin cet avis rassurant :

» Berlin, 22. — Les relations de notre gouvernement, avec la Russie et la France, sont également bonnes. Les nouvelles pessimistes qui circulent encore sont plutôt le dernier résultat d'une situation précédente que l'expression de craintes actuelles. M. de Bismark tend de plus en plus au rôle de courtier entre les différentes puissances, soit à Sophia, soit à Constantinople et au Caire. M. Herbette, l'ambassadeur français, a déclaré que la paix serait assurée. Le langage inquiétant de certains journaux anglais est considéré comme l'expression de la mauvaise humeur de l'Angleterre, en face de la situation actuelle. »

Il y a un fait très curieux à constater en ce moment : dans toute la presse étrangère les journaux catholiques seuls se montrent favorables à la France. Les journaux franc-maçonniques, libre-penseurs et protestants s'acharnent contre nous, poussent l'Allemagne à la guerre et publient les informations les plus alarmantes et souvent les plus inexactes. La presse anglaise surtout dépasse toute mesure.

LE DISCOURS DE LÉON XIII

AU SACRÉ-COLLÉGE

L'*Univers* publie cette dépêche, développant le discours de Léon XIII au Sacré-Collége, dont nous avons parlé hier :

« Rome, 24 décembre, 11 h. 30 matin. — Le Saint-Père a reçu hier les hommages et les félicitations du Sacré-Collége.

» Répondant au cardinal Sacconi, Sa Sainteté a prononcé un discours très important et très chaleureux.

» Après avoir remercié les cardinaux de la part qu'ils avaient prise à ses amertumes et des félicitations qu'ils lui avaient adressées, le Pape adit qu'il ressentait vivement le besoin des consolations célestes. Si, en effet, Sa Sainteté n'éprouve aucune amertume pour les attaques qui sont dirigées contre sa personne abreuvée d'offenses et d'outrages sanglants, elle est vivement contristée de la guerre violente qui est dirigée contre l'Eglise et la Papauté.

» Elle déplore vivement tout ce qui est fait contre ces deux saintes causes, même parmi les nations catholiques, et elle fait ce que lui impose son devoir apostolique pour défendre partout les droits sacrés de Dieu et de l'Eglise.

» Le Pape est surtout affligé de ce qui arrive en Italie, et particulièrement à Rome, où les attaques sont les plus graves, car elles atteignent directement le pouvoir suprême auquel sont étroitement unis le bien, la vie et l'action sociale de l'Eglise dans le monde. Ses motifs de plainte ont été accrus outre mesure par les desseins que révèlent de récentes et odieuses manifestations contre l'Eglise.

« Le Saint-Père déplore ensuite que de nouvelles lois aient été préparées pour confisquer les biens ecclésiastiques, que des armes aient été aiguisées contre l'enseignement catholique, que des mesures odieuses aient été prises contre des religieuses inoffensives et dignes de tout respect. »

» Puis il ajoute :

« Les assauts sont devenus plus furieux et les haines, plus implacables contre le Pontificat romain, dénoncé publiquement comme l'ennemi de l'Italie dans tous les temps et désigné par de tels noms d'opprobre et de mépris que la langue peut les répéter sans horreur.

» Quoi d'étonnant si, dans des réunions populaires, dans les comices publics, dans la presse, on lance contre le Pape les outrages les plus vifs, les injures les plus indignes? Quoi d'étonnant si, ensuite, les haines étant ainsi attisées, il s'est commis dans diverses villes d'Italie, les plus horribles affronts contre la dignité pontificale? Quoi d'étonnant si l'on a médité les plus féroces desseins, si on Nous a menacé Nous et notre demeure pacifique, des dernières violences?

» Ce qu'il y a de pire, c'est que ces manifestations de haine et de fureur contre nos plus bienfaisantes intentions pour le monde et surtout pour l'Italie, aient pu se produire librement, sans que rien fût fait pour les empêcher.

» Chacun voit donc comment l'on respecte la dignité, la sécurité, l'honneur et la personne du Souverain-Pontife. Quelle sauvegarde et quelle liberté !

» On dit que le Pape n'est pas entravé dans le gouvernement de l'Eglise : qu'est-ce que cela signifie ?

» Pendant les premiers siècles, les Papes ont gouverné l'Eglise au milieu des persécutions, en prison et en exil.

» Cela prouve la vertu divine de l'Eglise et non la liberté des Pontifes.

» Si le gouvernement de l'Eglise n'est pas entravé complètement, il est rendu plus difficile; il dépend du caprice de ceux qui ont le pouvoir d'accroître et d'aggraver encore les obstacles.

» Aussi il est évidemment impossible pour le Pape de s'accommoder de l'état actuel, et puisque ses ennemis, forts de l'appui de la puissance humaine, n'omettent rien pour perpétuer cette situation, le Pape a le devoir de renouveler contre les anciens et les nouveaux attentats les protestations les plus formelles, de revendiquer pour sa sauvegarde et son indépendance les droits sacrés de l'Eglise et du Saint-Siège apostolique. Sa confiance est en Dieu.

» Daigne le Très-haut exaucer les vœux ardents du Pape. »

LA TOURMENTE DE NEIGE

Voici de nouveaux renseignements sur la tourmente qui sévit en Alsace-Lorraine :

« A Strasbourg, la neige est tombée sans discontinuer pendant trois jours ; elle y a causé d'énormes dégâts. La Société des tramways n'a pas encore pu reprendre son service. Sur les routes, la neige s'est amoncelée, et les laitiers ont eu hier matin des peines inouies pour entrer dans la ville et effectuer leur distribution quotidienne. A Bischheim, la toiture de l'atelier des forges des chemins de fer d'Alsace-Lorraine s'est effondrée sous le poids de la neige ; un deuxième atelier, dont la toiture était menacée du même sort, a dû être évacué dans la matinée.

« A Rothau, la neige est tombée presque sans interruption hier et avant-hier, couvrant la vallée d'une couche de 40 centimètres. Sur ce point, la ligne du chemin de fer se trouve obstruée. Un train, parti de Rothau à l'heure réglementaire, a stationné quatre heures à Molsheim; pendant ce temps, un seul train est venu de Schlestadt avec une heure et demie de retard, et un seul de Saverne, avec trois heures de retard.

Partis de Molsheim à 2 heures 10, les voyageurs pour Strasbourg ont encore été bloqués une demi-heure dans la neige amoncelée par le vent, avant la station de Lingolsheim; une équipe de vingt ouvriers ont dû dégager la locomotive et frayer la voie; le même fait s'est reproduit un peu après Lingolsheim, où il a fallu stationner encore un quart d'heure. Enfin, le train est arrivé à Strasbourg à 3 heures 45, au lieu de 11 heures 15. Aucun train n'est arrivé dans le milieu du jour à Rothau. Il n'y a eu que le premier du matin et le dernier du soir.

» Hier matin, à Ribeauville, la voie du chemin de fer n'était pas encore dégagée. Le service de la poste se fait par voitures. Des quantités énormes de neige sont tombées et ont abîmé beaucoup d'arbres fruitiers. Quant aux forêts, elles présentent un fouillis inextricable d'arbres renversés et de branchages entrelacés.

» A Colmar, la situation n'est pas moins critique. Dans les rues, la circulation est devenue très difficile, par suite de l'accumulation des neiges. Les trains arrivent avec des retards considérables.

» Depuis l'après-midi du 23, la ligne de Berlin à Dresde est praticable. Le train qui est arrivé à midi à Berlin est le premier qui soit entré en gare depuis lundi.

» En Thuringe, toutes les lignes sont encore obstruées par la neige.

» D'autre part, il ressort d'une dépêche de Berne, en date du 23, que les trains de Paris-Pontarlier éprouvent des retards considérables à cause des neiges.

» Le train de Paris par l'Est-Bâle n'est pas arrivé.

» Depuis trois jours, les courriers d'Allemagne manquent.

» En Belgique, la neige continue à tomber avec abondance. Avant-hier le train 104, express qui doit arriver d'Ostende à Bruxelles (Nord) à 5 heures 43 du matin, a subi un retard considérable; le train 182, express venant de Calais et de Tournay, et qui arrive à Bruxelles (Nord) à 5 heures 54 du matin, est arrivé sans la correspondance anglaise.

» Enfin le train 143 de la malle des Indes, venant du Luxembourg, et qui doit arriver à Bruxelles (Nord) à 7 heures 59 du matin, est entré en gare à 1 heure 45 de l'après-midi. Le train allemand amenant à Luxembourg les voitures directes de l'Italie et de Suisse pour Bruxelles et Ostende, a manqué la correspondance, ayant été pris dans les neiges dans les Vosges.

» Dans la soirée d'hier, vers sept heures, une neige fine est tombée à Bruxelles, convertissant les trottoirs en glace-cou.

» Dans les prairies de la Senne, prairies inondées à la suite des pluies de la semaine dernière, on a commencé à patiner.

» Le canal de Charleroi et le canal de Willebroeck ont été « pris » dans la nuit de mardi à mercredi. Le brise-glace a dû fonctionner hier matin.

On écrit d'Herbesthal, 22 décembre :

« Notre contrée a été spécialement affligée par les neiges; lundi dernier, la circulation a été complètement interrompue dans notre gare ainsi que dans celles de l'Etat belge.

» Sur les grandes routes, et notamment sur celle conduisant de Dolhain à la Gileppe et au delà, la neige est tombée en abondance ; en certains points on a constaté jusque 1 mètre 67 de hauteur de neige.

» La température est excessivement basse, et tout fait prévoir que la neige continuera à résister assez longtemps.

Epinal, 24 décembre. — La tempête de neige cesse; le degel commence.

Hier soir, le courrier de Paris a eu dix heures de retard. Un train se dirigeant sur Jussey est resté bloqué pendant dix-huit heures. Ce matin, les courriers sont arrivés regulièrement.

Genève, 24 décembre. — Un éboulement s'est produit à Grandvaux, sur la ligne de Lausanne à Fribourg. Le passage des trains est intercepté.

LA PERTE

DE LA « VILLE-DE-VICTORIA »

Lisbonne, 24 décembre. — La nuit dernière, vers cinq heures, le cuirassé anglais le *Sultan* a chassé sur ses ancres et, en manœuvrant pour reprendre son mouillage, a abordé par tribord devant la *Ville-de-Victoria*, steamer français de la société des Chargeurs-Réunis, se rendant au Brésil. L'éperon du cuirassé a dû faire une brèche énorme qui a causé une voie d'eau, car le navire a sombré en dix minutes.

Au moment du sinistre, tout le monde était au repos, sauf les hommes de service.

La *Ville de Victoria* a coulé par 25 mètres de fond; elle était sur la bouée d'amarrage des steamers de la Société des Chargeurs-Réunis. Elle avait 16 passagers en plus des 45 hommes de son équipage. A l'heure présente, 7 passagers et 22 hommes de l'équipage manquent. Voici la liste des personnes sauvées :

Passagers. — MM. Sée, Morize, Mastone, Luigi Bessa, Mme Rodrigues da Silva et Mlle Eléonore, sa domestique; M. Daniel Mac Cleane, Mme Fanny Mac Cleane et M. Duneau Mac Cleane.

Equipage. — Le capitaine Simonet, le premier lieutenant Louis, le second lieutenant Hénon, le maître Roux, le charpentier Demoy, le mécanicien Le Bigot, le troisième mécanicien Jacquin, les matelots Ollivier, Rebaudeau, Leff, Rional, Mignon, les mousses Prigent et Fleury, les chauffeurs Jacquin, Gigout, Le Bozec, Deslandes, Danet, Le Bras, Allan ; le maître d'hôtel Marguerite, le cuisinier Pellerin.

Des chalands chargés se trouvaient le long du bord; ils se sont écartés rapidement quand le navire a commencé à s'enfoncer, pour ne pas être entraînés.

Le capitaine Simonet a déposé aujourd'hui son rapport au consulat de France. Comme il est impossible de mettre l'embargo sur un navire de guerre, l'affaire a été mise entre les mains du ministre de France à Lisbonne et sera réglée par la voie diplomatique.

De l'avis de tous, le gouvernement anglais aura à payer une indemnité de plusieurs millions.

D'après d'autres renseignements télégraphiques parvenus à Paris et à Londres, le *Sultan* aurait lui-même des avaries. Lorsque son éperon a été dégagé de la *Ville-de-Victoria*, le cuirassé a dérivé et a abordé un steamer anglais, le *Richmond* auquel il a fait quelque dommage. Trois embarcations de l'escadre anglaise du canal ont été armées dès que le sinistre a été signalé et ont coopéré au sauvetage. Le capitaine Simonet et huit hommes du son équipage ont été recueillis par le canot du steamer anglais *Tortuto*.

La *Ville-de-Victoria* appartenait à la flotte des Chargeurs-Réunis, laquelle comptait 25 bâtiments avant cette catastrophe. Construite en 1883 aux chantiers de la Loire, à Saint-Nazaille, elle jaugeait en tonnage brut 2,548 tonneaux, avait 97 m. 40 de long, 11 m. 37 de large et 8 m. 20 de creux. Sa machine de 1,200 chevaux lui donnait une vitesse moyenne de 12 nœuds. C'était un excellent steamer, très apprécié sur la ligne du Brésil.

Partie du Havre le 17 décembre, elle avait fait route directement pour Lisbonne, d'où, après avoir complété son chargement, elle devait partir hier pour Pernambouc, Bahia, Rio de Janeiro et Santos. Au moment où elle a été abordée, elle n'avait pas terminé son chargement, mais la présence des chalands le long du bord indique que le temps était maniable,

Bien que le navire ait été en partie amorti depuis sa mise à l'eau, il valait encore un million de francs. Il avait pris au Havre un chargement qu'on estime au moins à 1,500,000 francs, et on ignore la valeur des marchandises embarquées à Lisbonne, mais on peut dire qu'en nombre rond les pertes s'élèvent à trois millions de francs. Inutile d'ajouter que le steamer et la plupart des marchandises sont assurés, d'une part, et que le gouvernement anglais est, d'autre part, responsable des dommages. En effet, le steamer français était au mouillage dans le *Tage*, tandis que le cuirassé anglais manœuvrait, soit qu'il eût chassé sur ses ancres, soit qu'il manœuvrât pour reprendre son mouillage.

Quant au *Sultan*, c'est un cuirassé en fer à batterie centrale de 9,200 tonneaux et 7,700 chevaux. Il date de 1871, et est armé de huit canons de 18 tonnes et quatre de 4 tonnes 1/2, sans compter sa petite artillerie. Il est commandé par M. le capitaine de vaisseau Richard D. King, et monté par 632 hommes d'équipage. Il appartient à l'escadre du canal, commandée par le vice-amiral Hewett, et qui est composée des cuirassés le *Sultan*, le *Monarch*, le *Minotaur*, l'*Iron Duke* et du petit croiseur le *Curlew*.

Partis d'Angleterre le 13 décembre pour leur campagne d'hiver, ces bâtiments avaient reçu un coup de vent très violent dans le golfe de Gascogne et fait de nombreuses avaries. Le *Moniteur* avait eu des roulis de 35 degrés de chaque bord, et, séparés par le mauvais temps, les navires avaient rallié Lisbonne les uns après les autres.

On se demandera comment un navire de guerre bien armé et bien outillé peut être cause de telles catastrophes. Il est bon de dire que les courants du Tage sont très violents et il est probable qu'à la suite des dernières tempêtes leur force a été encore augmentée. De plus, la profondeur d'eau devant Lisbonne est considérable et la tenue est médiocre. Quant à la perte de la *Ville-de-Victoria*, elle était fatale du moment que l'éperon du cuirassé labourait les œuvres vives du steamer français.

Il était au mouillage, les portes des cloisons étanches ouvertes pour les opérations de chargement, et on peut dire qu'à bord on dormait sur les deux oreilles. Sauf les hommes du quart, personne n'a connu le danger que quand le navire était complètement perdu. Du reste, la brèche doit être assez grande pour que, si même l'on avait eu le temps de prendre les précautions les plus minutieuses, le steamer français eût sombré en quelques minutes.

Un télégramme de Londres rapporte que le *Sultan* a chassé et abordé la *Ville-de-Victoria* à la suite de la rupture d'une chaîne d'ancre.

Le Réfractaire

PERSONNAGES

HENRI, vieil ouvrier.	HOMMES ARMÉS.
MARC, son fils.	LE CHEF DE LA TROUPE
MARCELLE, sa femme.	

A Paris, dans l'atelier de Henri, sous la Commune.

Intérieur d'atelier, Porte au fond et fenêtres donnant sur la rue. Au lever du rideau, Marcelle, debout à la fenêtre, semble écouter les bruits du dehors; Henri, le rabot à la main, travaille, au premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCELLE, HENRI

MARCELLE

Je n'entends plus les coups éloignés du canon.

Après un silence.

Henri, tu ne veux pas me laisser sortir ?

HENRI, *sans lever la tête.*

Non.

MARCELLE.

Oh ! mais, c'est impossible. Il faut bien que je sache
Ce que dans le danger mon fils devient.

HENRI, *même jeu.*

Un lâche !

Marcelle s'affaisse sur un escabeau, la tête dans ses mains.

Depuis combien de jours Marc n'est-il pas rentré ?

MARCELLE.

Dix-huit jours.

HENRI.

C'est long.

MARCELLE.

Oui... le deuil a pénétré
Dans notre insoucieuse et paisible mansarde.

Se rapprochant de son mari.

Cependant je voudrais savoir ce qui l'attarde,
Ce qu'il fait, ce qu'il pense, ou s'il n'est pas souffrant.

HENRI, *posant ses outils et venant au milieu de la scène.*

Alors, écoute-moi, femme; je serai franc :
Vois-tu, pour nos vieux jours le désespoir s'apprête.
Notre fils n'est pas mort... même, je le regrette.

MARCELLE.

Que dis-tu !... Mais alors il nous fuit donc ? Pourquoi ?

HENRI

Parce qu'il n'a souci ni de toi ni de moi,
Parce qu'il est passé du côté de l'émeute,
Parce que ces bandits que la révolte ameute
Et qui dans les forfaits placent tout leur bonheur,
Pervertissent son âme et souillent son honneur.

MARCELLE.

Mais tu sais bien, Henri, que sa nature est bonne;
C'est de l'égarement qu'un mauvais conseil donne
Et — tu le dis toi-même — on l'aura perverti.
Je vais te l'amener. S'il était averti
Par de sages avis et de douces paroles,
Il s'ôterait du cœur ses illusions folles;
Car, s'il agit ainsi, c'est qu'il est convaincu.
Un mot venant de toi l'aura bientôt vaincu !

HENRI

Marcelle, ce sont là de vaines espérances,
Faire ce que tu veux, c'est doubler nos souffrances;
Nous nsus exposerions à des refus certains.
Or si je le voyait avec ses airs autains
Rire de tes douleurs et de notre prière,
Si fort qu'il soit, malgré la bande meurtrière
Dont il est le héros et le chef, m'a-t-on dit,
Crois-moi, je lui ferais bien voir qu'il est maudit.

MARCELLE.

C'est affreux ! c'est affreux ! écoute : est-il possible,
Le sentant menacé, que je reste impassible !
Si je pouvais le voir, ne fût-ce qu'un instant,
Lui montrer tout le mal qu'il fait en nous quittant,
Que nous ne dormons plus, que je me désespère
Et que l'on nous menace et qu'on cherche son père !
Enfin, je suis bien sûre, il comprendrait cela.

HENRI.

Il ne l'a pas compris, alors qu'il s'en alla
Sans m'avoir consulté, sentant au fond de l'âme
Qu'une telle action est de celles qu'on blâme;
Eh bien, pourquoi veux-tu qu'il comprenne aujourd'hui?
D'ailleurs je rougirais d'invoquer son appui;
Qu'on vienne me saisir ! Est-ce que je me cache !
Oui, je suis réfractaire et je veux qu'on le sache;
Je remplis la maison du bruit de mon métier
Afin que, m'entendant, l'on m'ose châtier;
J'assourdis mes voisins pour que l'on me dénonce,
Pour que, dans cet abîme où mon pays s'enfonce,
Le moindre de ses fils et de ses travailleurs
Puisse crier : « J'avais ma part de tes douleurs ! »
Et si je ne veux pas descendre dans la rue,
Si, malgré tout ce bruit dont ma rage est accrue,
Le fusil à la main et la vengeance au front,
Je ne vais pas tuer ceux qui m'attaqueront,
C'est que l'on ne peut pas répondre de soi-même,
Que Marc est avec eux, dehors, et... que je l'aime !

MARCELLE.

Henri, je sens si bien que, si tu lui parlais,
Il suffirait d'un mot. Dis, si tu le voulais,
Je te l'amènerais ici pour nous défendre.
Laisse-moi l'amener ! Laisse-moi nous le rendre !
Henri, comment veux-tu qu'il ne m'écoute pas?
Mon Dieu, lorsque je songe à ces maudits combats,
Lorsque j'entends le bruit que font les fusillades,
Quand la blanche fumée est sur les barricades,
Je ne vis plus ! .. Et puis, si l'on te prend à moi,
Songe donc ! que veux-tu que je fasse sans toi ?
Ah ! ces émotions me tueront, j'en suis sûre.

HENRI.

Femme, ainsi que le tien, mon cœur a sa blessure
Et lorsque par moment je pense à l'avenir,
Que je te vois, n'ayant plus rien à quoi tenir,
Seule dans la mansarde où tu vécus heureuse,
Ma poitrine se gonfle et ma peine est affreuse.
Oui, nous avions trouvé dans notre pauvreté
Pour des jours de chagrin bien des jours de gaieté,
Et nous avions marché sans haine et sans envie
A travers les hasards imprévus de la vie.
Nous n'avons pas prêté l'oreille aux faux discours;
Trouvant la tâche longue et les salaires courts,
Nous n'avons pas crié que le monde est injuste,
Et, fiers de notre honneur ignoré mais robuste,
Méprisant les mots creux, les vaines questions,
Nous savions qu'il fallait lutter, et nous luttions.
Mais à quoi tout cela nous mène-t-il ? Tu pleures
Dans le coin de la chambre où je compte les heures,
Et tous deux incertains, tristes, désespérés,
Nous regardons partir nos rêves adorés !
Ah ! ce n'est point cela qu'on nous devait, je pense,
Et nous pouvions attendre une autre récompense !

S'animant.

Mais pourtant qui me force à m'incliner ainsi ?
Pourquoi toujours la crainte et toujours le souci ?
Si je me fatiguais du rôle que je joue ?
Si je ne voulais plus tendre encore la joue ?

S'exaltant toujours.

Et si j'allais crier à ces gens sans remord
Que je veux dans leurs rangs me procurer la mort,
Moi, le dur ouvrier que, prétendant défendre,
Ils jettent en prison ou forcent à se vendre ?
Que me répondraient-ils, tous ces hommes mauvais ?

SCÈNE II

MARCELLE, HENRI, MARC.

MARC, *l'air bouleversé : sa mère se précipite vers lui.*

Père, on vient te chercher pour combattre.

HENRI.

J'y vais !

MARC.

Ne le fais pas.

HENRI.

Pourquoi ? Ma vie est trop amère.
Je te laisse le soin de veiller sur ta mère;
Adieu !

MARCELLE.

Songes-tu bien, Henri, que je suis là ?

HENRI, *à Marc.*

Ainsi donc tu reviens ! ainsi donc te voilà !
Tu daignes m'avertir de tes ordres, sans doute ?

MARC.

Mes ordres !... On te veut, on te recherche. Ecoute,
Ou vient de me l'apprendre et je suis accouru.
Tu n'as point un instant à perdre.

MARCELLE.

Dieu !

MARC,

J'ai cru
Que j'étais le plus fort et que j'étais le maître;
Mais j'ai des ennemis, il faut bien se soumettre.
On a fait résonner le mot de trahison;
Alors, craignant de voir s'ouvrir quelque prison
Et de ne pouvoir plus t'annoncer la sentence,
Je me suis incliné sans trop de résistance
Et j'accours ! Hâte-toi, père ! dans peu d'instants
Ils seront à la porte.

HENRI.

Eh bien, je les attends,
Qu'ils viennent !

MARC.

Mais ils vont te forcer à les suivre !
On t'enrôlera.

HENRI.

Soit, je n'ai plus guère à vivre.
Que je trouve la mort à présent ou demain,
Qu'importe ? Je saurai leur montrer le chemin.
Je m'avancerai seul, bras croisés, tête nue,
Devant les bataillons saluant ta venue,
Et je leur prouverai qu'avec mes cheveux gris
Je n'ai pour eux que haine et pour toi que mép